

*Membres associés* : G. Augerot ; G. Chabanot ; J. Rispaill ; G. Dauga.

*Cotisation*. — La cotisation est portée à 100 fr. pour l'exercice 1947. Les membres du groupe sont instamment priés de verser cette somme le plus rapidement possible au C.C.P. du secrétaire.

*Election du Comité Directeur*. — Le Comité directeur est, pour l'année 1947 constitué comme suit :

Président d'honneur : G. Santé. — Président : R. Ollivier. — Secrétaire-Trésorier : J. Simpson. — Membres : H. Barrio, H. Paradis, H. Sarthou.

## E.A.T.S. de Tarbes

L'activité de cette Société ne s'est guère ralentie au cours de l'été 1946. Un excellent esprit, un grand désir de toujours mieux faire et une grande amitié, voilà certes des éléments qui garantissent un brillant avenir pour les jeunes montagnards tarbais.

Voici les sorties effectuées par ce groupe :

19 Mai : Le Montaigu par le Chiroulet, crête terminale encore enneigée. — Le 30 mai : Le Pic de Gaube par deux voies différentes, dont une par l'arête Ouest. — Les 8, 9, 10 juin : Le Marcadau. Un groupe à la Grande Fache. Parcours du Col de la Fache au sommet très enneigé ce qui rendit le retour plus délicat. Un groupe au Falisse par la crête du Port du Marcadau. — Le 16 juin : Les Quatre-Termes avec retour par Caderolle. — Le 23 juin : Chiroulet - Lac Bleu. — Le 7 juillet : Gavarnie. — Un groupe au Taillon par les Sarradets

et la Brèche. — Un groupe aux Sarradets par l'arête Nord. — Les 14 et 15 juillet : Le Vignemale ; Un groupe de vingt-cinq par le glacier ; Un groupe de six par la crête du Petit Vignemale.

— Un groupe de six tente d'arriver sans succès au sommet de la Pique-Longue par l'arête de Gaube.

— Le 21 juillet : Le Néouvielle par Barèges. Ce pic a été gravi par trois voies différentes : un groupe de quatre par l'arête des Trois Conseillers. Le groupe le plus nombreux par le pont de la Gaubie et le Col d'Aubert ; Un groupe par la Glaire et la Brèche de Chausseque.

Le 28 juillet : Gavarnie. — Un groupe fait l'ascension des Astazous par l'arête Nord-Ouest avec retour par Tuquerouye. Un groupe tente d'atteindre le Gabietou mais fait demi-tour dans le brouillard au-dessus du glacier. — Le 4 août : Tentative vers l'Arbizon qui avorte au Lac d'Arou. — Du 10 au 22 août : Marcadau où un groupe de six réussit plusieurs sorties, entre autres : les Aiguilles du Chabarrou, les Aiguilles du Piarroury (intégrales), une cordée de deux ; l'arête Nord du Falisse et la face Nord du Cambalès. — Les 24 et 25 août : Pic du Midi d'Ossau. Un groupe nombreux par la voie normale. Une cordée par la grande raillère, la Pointe d'Aragon, grand Pic et petit Pic ; retour par l'arête de Peyreget. — Le 8 septembre : Caravane de secours après l'accident Decarère ; Pic du Gerbats sur la crête de Troumouse. — Le 15 septembre : Crabioules-Lezat avec le G.D.J. — Les 21 et 22 septembre : Troumouse : Ascension de la Munia par une trentaine de membres. — Le 20 octobre : Gourette. — Y. B.

## SPÉLÉOLOGIE

# Gouffre du Hayaü Grotte de la Bouhadère

Par B. ABADIE

« Il avait appris qu'il faut, en de certains cas, savoir risquer sa vie pour qu'elle vaille davantage ».

Paul GUITON (*Idylles Alpines*)

Sur les flancs de la Pale, à cinquante mètres au-dessous du pré du Hayaü, visible de Saint-Pé, bée, parmi des fourrés épais de ronces et de buis, un abîme impressionnant : sa gueule (10 m. sur 20), surplombe une salle dont les rayons du soleil ne percent jamais les ténèbres. Découvert en août 1939, il hanta longtemps mon imagination. Malgré l'ardeur de mes désirs, ce n'est qu'en 1942, avec Jean Prat et deux jeunes du Camp de jeunesse, que je pus exécuter une première tentative d'exploration. Equipement sommaire : j'avais pris quelques bougies

...à la sacristie de Riculhès, Prat avait subtilisé à sa mère la corde qui sert à tendre le linge de la lessive. Quant aux jeunes, ils n'avaient que leurs muscles et leur audace, l'audace qu'on a quand on a vingt ans, que l'on n'a jamais vu la montagne et qu'on ne connaît pas le danger. Je crois voir d'ici les gens prudents nous faire les gros yeux et nous reprocher notre témérité. Les montagnards approuveront. « Il faut, en de certains cas, savoir risquer sa vie, pour qu'elle vaille davantage ».

L'un après l'autre, assurés par Joseph Gaye, nous

Speleo club Pyreneen.

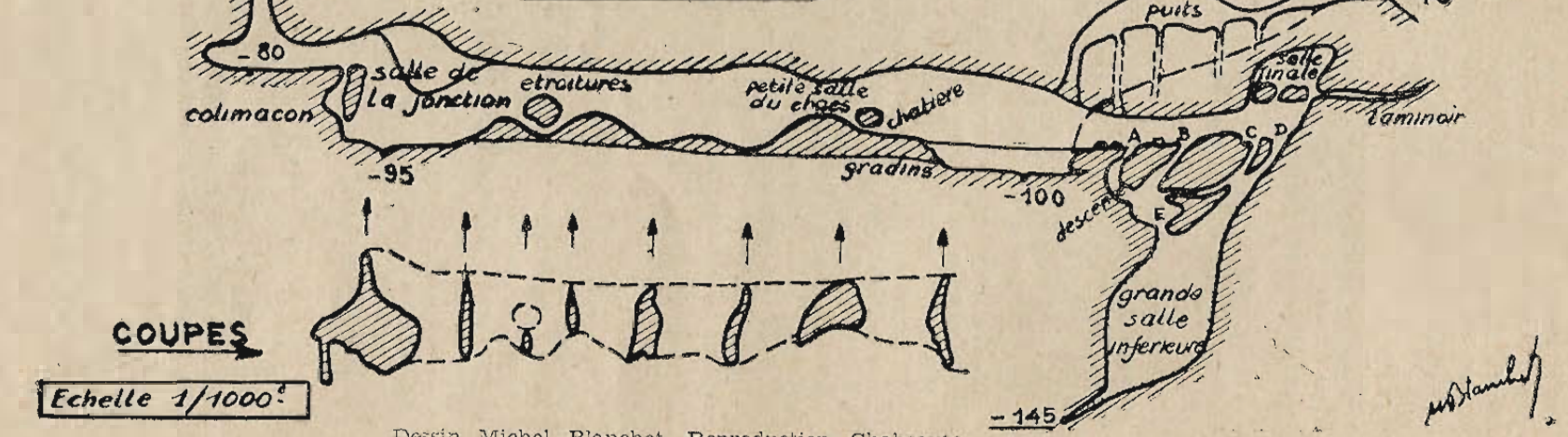
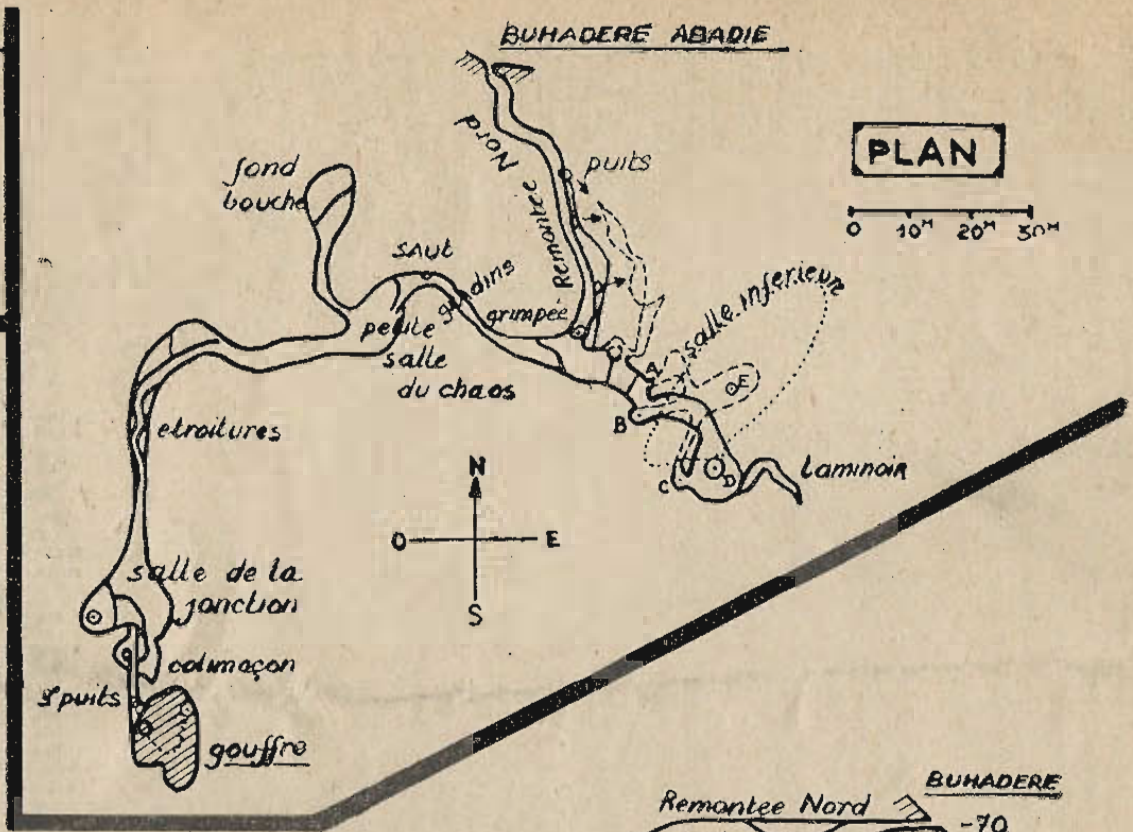
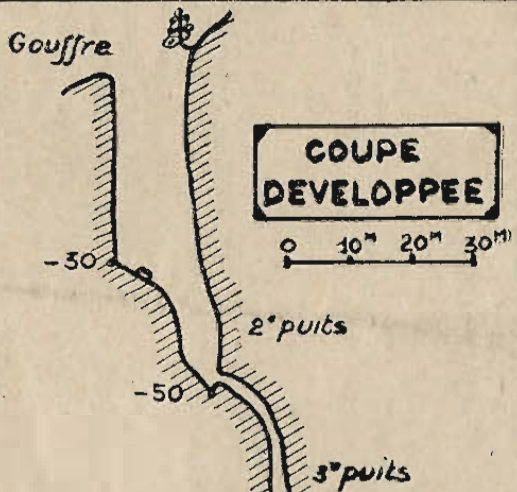
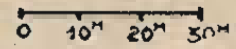
# PLAN DU GOUFFRE

## DU HAYAU

a S<sup>t</sup> Pe de Bigorre (H<sup>ts</sup> Pyr)  
Releve par Blanchet - 1944.

BUHADERE ABADIE

PLAN



Dessin Michel Blanchet. Reproduction Chabeaute.

— 80 —

descendons trente-cinq mètres de corde à linge jusqu'à une salle circulaire de vingt mètres de diamètre. Après avoir rapidement admiré les gigantesques cannelures qui drapent les parois de l'aven, nous tenons conseil sur ce qu'il y a lieu de faire : car un second gouffre est là, qui nous invite. Un rappel de vingt mètres, et après ? peut-être des galeries horizontales. Nous avons le matériel suffisant... Saisissons l'occasion. Je hèle Gaye pour qu'il nous lâche la corde à linge, et en avant !

Nous arrivons tous à bon port. D'ici (nous sommes à la cote —55 m.) l'orifice supérieur du gouffre apparaît minuscule et la lumière qu'il nous départit est bien faible : mais la galerie sur laquelle nous comptons est là, devant nous.

« Victoire ! criions-nous à Gaye qui se morfond là-haut et qui se désole de ne pouvoir nous rejoindre. Nous avons trouvé une grotte ! »

Il ne nous entend pas, mais nous n'en avons cure. A nous les allumettes et les bougies ! « Au revoir, là-haut » et nous partons à la conquête des mondes hypogés.

Nous n'allons pas loin. Dans le couloir où nous rampons, un vent violent et tempétueux souffle les bougies et nous plonge dans l'obscurité. Impossible de rallumer nos falots dans ce royaume d'Eole. A peine si nous parvenons à enflammer une torche de journaux. Pour consacrer l'échec d'aujourd'hui et susciter l'espoir pour demain, nous l'envoyons se perdre dans un troisième puits d'au moins trente mètres. Quels que soient nos regrets, nous rebroussons chemin pour nous mettre à l'abri du courant d'air qui nous glace. Pendant que nous regagnons le premier palier en nous aidant des saillies de la roche, nous éprouvons quelque inquiétude au sujet des trente-cinq mètres de surplomb qui nous menacent. Dieu merci, la corde est solide et les muscles de Gaye sont puissants.

Après cette tentative et devant les proportions prises par le puits du Hayau, il n'était plus question d'y retourner sans entraînement, sans matériel et sans aide. J'intéressai à la Spéléologie quelques jeunes gens passionnés de montagne et je les amenai dans la multitude d'avens et de grottes qui peuplent le massif de Saint-Pé.

Entre temps, MM. Ross, Lanoé et Blancart, de Lourdes, entrèrent en relation avec moi et, en avril 1944, nous entreprîmes une deuxième expédition. Nous avons à notre disposition une échelle de puisatier de vingt mètres... combien lourde ! une échelle de 18 mètres, bien lourde aussi et une échelle de Joly de 15 m. En en récupérant une au deuxième puits, on atteint la cote —75 m. Nous n'étions pas arrivés au fond du trou souffleur qu'il fallait abandonner la partie une fois de plus,

Pour corser l'aventure, le muet qui avait porté le matériel et que nous avons attaché au pied d'un arbre, s'était impatienté de notre longue absence et avait rompu ses attaches. Il fallut passer la nuit à le chercher dans les fourrés épais des Gabarrets. Ironie cruelle ! Au petit matin, on le trouva qui broutait paisiblement dans la lande...

Mes jeunes compagnons de St-Pé voulurent à leur tour tenter leur chance, et ils partirent un matin de mai en bande nombreuse et joyeuse, sans que je pusse les suivre, à mon grand regret, MM. Lebrun et Jean Abadie, qui avaient fabriqué eux-mêmes les échelles et qui étaient impatients d'éprouver leur solidité, prirent la tête de l'expédition.

Au départ, tout marcha à souhait. Quatre jeunes gens et deux jeunes filles, Francine Bernard et Mayte Haurat, atteignirent d'abord le premier, puis le deuxième palier. Sans plus se soucier des règles de la galanterie française, les jeunes gens continuèrent leur randonnée, laissant les demoiselles méditer à leur gré sur les joies de la Spéléologie dans l'atmosphère rafraîchissante du trou souffleur. Descente du puits de 30 mètres, plaisir d'une promenade dans une galerie horizontale de 50 mètres, ramonage d'un colimaçon de 15 mètres, ivresse de parcourir les premiers une immense diaclose de 300 mètres, ils eurent tous les succès. La jeunesse chante, rit, s'amuse, baguenaude, s'attarde. Mais la lumière baisse, et, par réflexe, on songe tout-à-coup aux compagnes qu'on a quittées pour cinq minutes et qui se morfondent là-bas, au trou souffleur, depuis des heures. Ils reviennent, fiers de leurs découvertes, déçus cependant de n'être pas arrivés encore au terminus de la grotte.

Notre monde est réuni dans la première salle. Jean Abadie, avec son cœur de vingt ans, grimpe rapidement auprès des jeunes gens restés à l'assurance dans la forêt. Au tour de Francine, la plus transie, sinon la plus découragée des deux demoiselles. On vous la ficelle et la ligotte avec soin. Poitrine comprimée par la corde, oppressée par l'émotion, on vous la tire comme un paquet, par à-coups désagréables. Pour enrayer cette envolée précipitée, Mademoiselle se cramponne à l'échelle, tire sur les barreaux, crie à perdre haleine... Dans une crispation plus nerveuse, l'échelle se casse au sommet et lui reste dans les mains. Par bonheur, la corde d'assurance tient bon. Mais, devant l'imprévu de la situation, émus des cris de Francine, ne réalisant plus clairement ce qu'il convient de faire, nos jeunes gens laissent tout doucement, très délicatement, redescendre leur fardeau au fond du gouffre. Alerté par un S.O.S. désespéré, Joseph Gaye accourt pour aider au sauvetage. A minuit il n'y a plus personne dans le gouffre, et chacun rentre chez soi,

« *Jurant, mais un peu tard,  
Qu'on ne l'y prendrait plus.* »

Sera-t-il donc impossible de percer le secret du Hayäü ? Faudra-t-il éternellement redescendre et remonter ces cent mètres de verticale sans jamais atteindre le fond de cette immense galerie à peine entrevue ? Pourra-t-on seulement réunir le matériel nécessaire pour y retourner ? Si des jeunes gens inexpérimentés renoncent devant la première aventure, somme toute bénigne, dois-je les imiter ? Il n'en est pas question un seul instant. Je vais tout simplement tourner la difficulté.

A cent mètres au-dessous du Hayäü, au sommet de la lande des Ahourès, il y a une Bouhadère, un trou souffleur : quinze centimètres à peine. Qu'à cela ne tienne, on agrandira. Il en vaut la peine si on réussit à joindre la grande diaclase dont on connaît maintenant l'existence. C'est pourquoi, armé de pelles et de pioches, le 30 juin 1944, par une journée suffocante, avec MM. Gaudin et Prével, je suis à pied-d'œuvre pour désobstruer l'orifice prometteur. Trois heures durant, nous nous acharnons au travail. Une première saignée dans la terre s'avère impraticable. Une deuxième nous ouvre une fenêtre où un phénomène de résonance excite notre ardeur, galvanise notre énergie, mais refuse de nous laisser passer. Assurés maintenant de franchir l'obstacle, si nous persévérons, nous creusons un troisième trou. Un coup de pioche, un gros rocher qu'on déplace avec la pince, et un vent violent se déchaîne d'une tanière de blaireau et nous glace la sueur sur le visage. Je m'insinue alors dans cette chatière, et, deux pas plus loin, je me relève. Je suis dans une galerie grandiose ! Nous venons de découvrir la grotte de la Bouhadère.

En attendant que les membres du Spéléo-Club Pyrénéen, alertés, arrivent pour la traversée complète Hayäü-Bouhadère, les Saint-Péens vont faire l'exploration de la grotte. Il ne restera plus, le 22 juillet, lorsque Blanchet arrivera avec ses amis, qu'à faire la liaison entre les deux systèmes. Ce sera leur mérite, et combien grand. Je crois que, sans eux, nous n'aurions pu, ni peut-être osé refaire la descente du puits.

Par les tentatives décrites, on connaît les caractéristiques du gouffre : à 35 m., un palier ; 20 mètres plus bas, un deuxième palier ; troisième gouffre de 30 mètres suivie d'une galerie de 50 mètres. Encore une descente de 15 mètres en colimaçon et nous atteignons la salle de la liaison.

C'est ici, en effet, que, le 22 juillet 1944, deux équipes de six jeunes gens chacune, dirigées, la première par Blanchet et R. Ross, la deuxième par Lanoé et moi-même, la première descendant par le Hayäü, la deuxième venant de la Bouhadère, se réunirent, après trois heures d'efforts soutenus.

Quelle minute d'émotion intense lorsqu'on fit la preuve que Bouhadère et Hayäü ne faisaient qu'un, lorsque les voix des deux équipes se reconnurent, lorsque les uns virent les photophores briller au sommet de la voûte tandis que les autres les voyaient ramper au ras du sol. Oubliés alors tous les dangers, oubliées toutes les fatigues, oubliées toutes les peines. Cela valait bien quelques risques !

Sitôt apaisée l'émotion de cette rencontre attendue et pourtant surprenante à 100 mètres sous terre, les douze, réunis, poursuivent l'exploration méthodique de la caverne. Le ruisseau qui sourd du rocher concrétionné, en provenance sans doute d'une grotte voisine mais qu'il a été impossible de joindre par des galeries souterraines, le ruisseau traverse la salle de la liaison et va, à l'ouest, passer sous un pont orné de stalactites. L'enjamber, se couler sous une cascade de douze mètres, s'enliser dans un laquet vaseux et siphonnant, un jeu pour l'intrépide Blanchet qui nous rejoint rapidement. Le ruisseau n'est apparu quelques instants que pour se perdre à nouveau dans la montagne et se purifier davantage avant de voir le jour à la résurgence des Gabarrets.

Maintenant la marche se poursuit au nord, et pendant 300 m. la diaclase retentira de cris émerveillés, d'exclamations, parfois d'appels à l'aide si une prise se trouve trop haut placée ou si un pied se coince dans une étroiture. Car les difficultés ne font pas défaut. A des passages spacieux succèdent les laminoirs, au chemin facile et plat, l'escalade, à la cuvette boueuse, la corniche délicate. Que de variantes dans l'itinéraire ! Nous sommes assez nombreux pour tout tenter.

La diaclase qui s'élève très haut depuis un moment et que nous avons suivie soit par les gours du plancher stalagmité, soit sur un pont jeté à 10 m. de hauteur, la diaclase s'élargit soudain et s'ouvre sur une salle de belles dimensions, la salle du gros bourdon, grandiose cascade pétrifiée jaillie d'une hauteur de 15 mètres. Une galerie s'en détache vers le Nord. Mais le véritable chemin n'est pas là : un puits bouché oblige à revenir en arrière. Il faut s'engager sous le bourdon, ramper dans les interstices de gros blocs amoncelés et atteindre une terrasse étroite en évitant les précipices. Un peu de courage pour sauter par dessus le vide. Mesurez votre élan et n'ayez pas peur ! C'est à peine un peu plus qu'une enjambée et vous avez franchi le Saut de la Mort. Descendez ensuite les gradins qui sont devant vous, et vous voilà dans la salle du chaos.

Le chaos ! et quel chaos ! Couloirs, chatières, laminoirs, cheminées, escaliers se mêlent et s'entrecroisent dans un désordre indescriptible. Heureusement, j'ai pris soin, les jours précédents de graver des flèches en direction du dernier gouffre. Le voilà, dans son cadre sauvage et dantesque ! Les pierres

qu'on y lance résonnent 50 mètres plus bas dans une salle immense. Pour y accéder, une cheminée verticale où l'on ramone, face au vide. Après 25 mètres d'acrobaties plus ou moins scabreuses, on atteint une galerie semi-circulaire. Nous perchons sur la tribune d'une cathédrale au vaisseau immense, à la voûte élancée. Des fenêtres nombreuses permettent de suivre les vers luisants qui rampent sur les dalles où qui se balancent sur l'échelle, pendant que ceux-ci contemplant, dans le firmament souterrain les étoiles piquées à 25, 40 ou même 50 mètres de hauteur. Chacun à tour de rôle descend, chacun va boire au ruisseau et cueillir des perles de cavernes dans les gours, chacun interroge un écho qui s'envole vers des cieus sombres et invisibles.

Et c'est la fin... à 150 mètres plus bas que l'orifice du Hayaü. L'écho se perd dans les fentes inaccessible et va dite à la montagne que des intrus sont venus troubler la paix et le silence de ces lieux, le ruisseau chante et fuit sous un labyrinthe étroit : dans quelques instants, au-delà de la faible croûte de roches qui nous cache le jour, il ira, aux Coumates, désaltérer les brebis de Brousset. Quant à nous, nous sommes trop gros pour suivre le ruisseau, trop lourds pour nous envoler avec l'écho, et à regret, bien à regret, après maints essais infructueux d'aller toujours plus avant, nous regagnons le chaos.

Et maintenant, sortons ! Escaladons cette faille redressée et prenons la dernière galerie connue, orientée au nord. Une courte pause dans la salle des Glaives, et voici, après neuf heures de gymnastique dans la nuit sombre de la caverne, après neuf heures d'escalades, de rampings, des descentes et de remontées, à travers les branches de la forêt, la splendeur du soleil couchant. Une belle journée d'amitié et d'entraide fraternelle s'achève dans la paix du soir.

Pendant qu'on se restaure, car on n'a rien mangé depuis le matin, j'annonce qu'il reste un coin secret de la grotte. Je n'ai pas osé le montrer prématurément parce qu'il mérite de garder toute sa fraîcheur pour les savants, parce qu'il réserve, avec la grotte voisine du Couraü, des surprises aux spécialistes. Aussi, quand nous dévalons les pentes des Ahourès, alors que le soleil enveloppe les cîmes des hêtres d'un nimbe radieux, alors que les ravins sont déjà plongés dans l'ombre du crépuscule, nous rêvons qu'un sorcier antique, sa lampe d'huile à la main, le masque sur le visage, se glisse en tapinois dans les sentiers mystérieux et pénètre dans la Bouhadère, comme jadis, pour procéder à ses incantations magiques et purifier le sanctuaire que nous avons violé.

## Bibliographie,

Ouvrages parus à la Maison Attinger, au prix de 140 francs.

RÉVÉLATION DE LA MONTAGNE, de J. Kugy. — Kugy, né et mort à Trieste a consacré la meilleure partie de sa vie et de son talent à ses montagnes natales, et plus particulièrement aux Alpes Orientales. De ses ouvrages très appréciés dans les pays d'Europe Centrale, la traduction que nous offre Paul du Bochet, constitue en quelque sorte une première partie. C'est pour nous l'occasion de nous familiariser avec le massif peu connu en France, des Alpes Juliennes, Triglav, Jalouc, Manhart, ... autant de noms à la résonnance toute particulière, sur lesquels de bonnes photographies, mettent un visage très personnel et bien attirant.

Cependant, nous aurions aimé, pour mieux participer au récit de l'auteur, l'aide d'une carte. Ceci sera d'ailleurs le seul reproche que nous formulerons. Nous attendons maintenant, avec une impatiente curiosité, que se justifie la puissante personnalité du Docteur Kugy, ce qui constituera la deuxième partie, annoncée sous le titre : « *Mes ascensions dans les Alpes Suisses, Italiennes et Françaises* ».

Ch. CORNELIUS.

— PASSION DES HAUTES CIMES, de René Ditter. — F. Rouge, éditeur, Lausanne. — Il semblait que l'on ne pouvait à l'heure actuelle, faire beaucoup mieux, dans une bonne édition courante, au prix de 300 francs, que le livre précédent de Fritz de Tschärner « *Cîmes et Arêtes* ». Et bien, la maison d'édition suisse, F. Rouge, vient de réussir ce joli effort. Dans la même « Collection Alpine », « *Passion des Hautes Cîmes* » présente, à notre avis, un véritable souci de la perfection. D'excellentes photos, le plus souvent inédites, plusieurs esquisses orographiques très soignées, des dessins élégants et précis de Roch, un bon papier, une bonne impression, voilà des qualités qu'il nous plaît de signaler chaudement à nos lecteurs. Le récit objectif, alerte, vigoureux de René Ditter nous plonge dans une ambiance de parfaite camaraderie et de très grande course. Arête sud de l'Aiguille Noire de Peuterey ; Mont Blanc par la Brenva ; Paroi orientale du Nordend ; Face sud du Taeschhorn ; Arête du Brouillard-Furggen etc... ; voilà, quelques titres d'honneur des membres de l'« Androsace » de Genève. Ce dont il faut les féliciter encore plus, c'est la saine conception de l'Alpinisme qui est la leur. La classe de Ditter et de ses compagnons leur aurait permis d'entrer dans la lice de la compétition internationale. Leur raison, et leur parfait équilibre les a préservés de l'orgueil et de ses faiblesses. Ils sont allés en montagne par amour de la nature, et par goût de l'aventure, pour eux-mêmes.

Ch. CORNELIUS.